

Souvenirs de famille *L'Oratorio de Noël*

Jean Cléo Godin

Numéro 143 (2), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J. C. (2012). Compte rendu de [Souvenirs de famille / *L'Oratorio de Noël*]. *Jeu*, (143), 22–23.

L'Oratorio de Noël

TEXTE **MICHEL TREMBLAY** / MISE EN SCÈNE **SERGE DENONCOURT**, ASSISTÉ DE **SUZANNE CROCKER**
DÉCOR **GUILAUME LORD** / COSTUMES **FRANÇOIS BARBEAU** / ÉCLAIRAGES **MARTIN LABRECQUE**
BANDE SONORE **FRANCIS ST-ARNAUD** / ACCESSOIRES : **NORMAND BLAIS**
AVEC **RAYMOND BOUCHARD** (NOËL), **KIM DESPATIS** (JACQUELINE 1), **JONATHAN GALLANT** (JEAN-SÉBASTIEN 2),
MAUDE LAURENDEAU (ISABELLE 2), **PIERRE-FRANÇOIS LEGENDRE** (JEAN-SÉBASTIEN 3),
GABRIEL LESSARD (JEAN-SÉBASTIEN 1), **GINETTE MORIN** (JACQUELINE 3), **MARIE-CHANTAL PERRON** (ISABELLE 3),
MEGGIE PROULX LAPIERRE (ISABELLE 1) ET **MONIQUE SPAZIANI** (JACQUELINE 2).
PRODUCTION DE LA **COMPAGNIE JEAN-DUCEPPE**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE
DU 15 FÉVRIER AU 24 MARS 2012.

JEAN CLÉO GODIN

SOUVENIRS DE FAMILLE

Cet oratorio de Noël n'est pas celui de Bach, malgré l'extrait musical qu'on nous fait entendre au début et à la fin de la représentation pour nous inciter à le croire. Noël, c'est plutôt le prénom du personnage principal, un neurochirurgien atteint de la maladie d'Alzheimer et, sans doute, proche de la mort. Le sujet est donc grave et pourrait évoquer un requiem plutôt qu'un oratorio qui, comme on le sait, est une sorte de cantate : rien de chantant dans ce drame qui, ironie du sort, touche un homme connaissant tout sur le fonctionnement du cerveau.

Le décor, avec ses rangées de chaises derrière un rideau coulissant, est celui d'une chambre d'hôpital où sont réunis l'ex-épouse et les deux enfants du malade. Chacun de ces personnages (sauf Noël) est joué par trois comédiens, évoquant chacun un âge différent – sans doute pour bien marquer le fait que, la « mémoire proche » n'existant plus, ces patients retournent à des souvenirs plus ou moins lointains. Cette démultiplication des personnages fonctionnait admirablement dans *Albertine, en cinq temps*, mais on n'en voit vraiment pas la nécessité ici, où chacun des avatars

tient à peu près le même discours : l'ex-épouse nous fait comprendre qu'elle a quitté Noël parce qu'il passait d'une maîtresse à l'autre, la fille Isabelle reproche à son père de ne pas lui avoir permis de s'épanouir dans sa vie d'artiste et le fils Jean-Sébastien, qui n'a rien d'un Bach, est devenu lui aussi neurochirurgien, mais s'est toujours senti rabaissé par son père.

Dans sa publicité, la Compagnie Jean-Duceppe parle de cette pièce comme d'un « grand rendez-vous avec la Société Alzheimer », mais ce rendez-vous est raté, car après le premier quart d'heure les problèmes de mémoire de Noël passent au second plan pour faire place aux multiples et incessantes récriminations des autres membres de la famille. On se croirait chez Marcel Dubé (et pas du meilleur) en assistant à ce long règlement de comptes en famille, où même les rapports particulièrement acrimonieux entre père et fils et le sexisme d'un père macho envers sa fille rappellent *Florence* ou *Bilan*. Les moments drôles y sont appréciés, mais trop rares, alors que les silences sont nombreux, vides de sens.



L'Oratorio de Noël de Michel Tremblay, mis en scène par Serge Denoncourt (Compagnie Jean-Duceppe, 2012).
Sur la photo : Ginette Morin et Raymond Bouchard. © François Brunelle.

D'une nouvelle pièce de Michel Tremblay, comme d'une mise en scène de Serge Denoncourt, on voudrait ne pouvoir dire que du bien, mais ce serait mentir et faire injure à l'un et à l'autre. On voudrait aussi ne dire que du bien des comédiens, mais ce n'est guère possible non plus : Raymond Bouchard récite son texte d'une voix pâteuse et joue sans nuances.

Autour de lui s'agitent les autres, ne sachant trop que faire en attendant leurs rares répliques. Seule Ginette Morin se démarque par la grande justesse de son jeu, par sa présence noble et sobre : pour elle seule, cette pièce méritait d'être vue. ■